

autres et par conséquent de soi. Chaque nouvelle subséquente devient alors un élément de construction dans la rencontre de l'autre qui comblera toutes les attentes et qui fera que le voyage s'achèvera.

La prose de Marie Jack est très limpide. Les phrases en général très courtes sont comme autant de vers qui se succèdent de façon elliptique et qui ralentissent la progression de la lecture, comme le feraient des vers disposés espacés sur une page blanche. Ces textes s'apparentent plus à de la prose poétique même si chaque nouvelle possède son intrigue et chemine vers son accomplissement de façon linéaire. Cela fait penser parfois à des contes moraux.

En conclusion, ce recueil de nouvelles de Marie Jack mérite que l'on entreprenne avec elle ce long voyage, c'est celui de tout un chacun, certes à travers le regard de la narratrice, mais ce périple tout en douceur est ouvert à tous. De plus, et c'est là sa plus grande qualité, c'est la quête d'un trésor, «[...] trésor qui, autrefois, il y a très longtemps, semblait lui avoir été donné une fois pour toutes» (p. 116), et que, dans les sur place quotidien et les agitations laborieuses, on perd de vue.

François-Xavier Eygun
Mount Saint Vincent University

**MOHTASHAMI-MAALI, Arash (2000) *Deuils d'automne*, Sudbury, Prise de parole, 130 p.
[ISBN: 2-89423-120-2]**

Deuxième recueil de l'auteur, *Deuils d'automne* a été publié il y a bientôt quatre ans aux éditions Prise de parole à Sudbury. C'est un recueil de poèmes aux textes denses et dont le titre donne le ton.

La division du recueil répond à une architecture symétrique: aux vingt-quatre heures et autant de poèmes, succèdent vingt-quatre nuits et vingt-quatre poèmes: les heures sont introduites par un prologue intitulé «Vestiges de la cité» et les vingt-quatre nuits se concluent sur un poème intitulé «Vestiges de la nuit». Ce n'est pas sans faire penser

aux contes des mille et une nuits de la littérature arabe. Le rapprochement est d'autant plus facile que l'auteur d'origine persane évoque des souvenirs de son enfance iranienne et que, en exergue, il cite (ou a composé – ce n'est pas indiqué) ce texte qui situe le recueil dans une tradition moyen-orientale:

Le derviche avance dans la rue chantant son poème interminable, dans le flot des mots qui, par sa voix, envahissent les rues. Au passage, les êtres retrouvent un lien étrange qui les noue à des jours anciens...

Cette citation semble à nos yeux refléter exactement la sensation que, comme lecteur, le texte nous a procurée (les jours anciens en moins). Autrement dit, si le derviche arrive à contrôler son mouvement de danse en rond, le lecteur, moins habitué à de tels exercices, en perd un peu l'équilibre, d'autant plus que le poème, ce «flot de mots» qui semble interminable, ne fait qu'accentuer cette impression que tout tourne autour de lui.

Alors que le lecteur se trouve emporté dans ce flot de paroles, reviennent dans un certain nombre de poèmes, comme un *leitmotiv*, ces quelques mots: «N'en parlons plus...». Cela paraît un peu contradictoire, comme un croc en jambe au derviche qui se voit arrêté par cet impératif, impératif qui reste lettre morte puisqu'une autre heure a sonné...

Dans une tradition plus occidentale, ce recueil donne l'impression de revenir à certains avatars du surréalisme comme l'écriture automatique par exemple. Dans ce flot de paroles, il y a aussi un flot d'images et d'idées mais comment se retrouver dans ce flou poétique? Chacun y verra midi à quatorze heures.

Le thème central de ce recueil est, comme il l'a déjà été indiqué, le deuil et le souvenir de moments de l'enfance principalement. En plus de cet axe central, il y a dans une seconde partie, celle des vingt-quatre nuits, une description d'un monde onirique joliment intitulé «Rêvière», mais qui, là aussi, reprend ce rythme giratoire du derviche et dont le lecteur sort exsangue et un peu saoulé de mots et d'images.

En conclusion, le dernier poème du recueil s'intitule «Le désordre attend», et on ne peut mieux dire... Il semble que ce désordre, malgré la recherche dans l'architecture du recueil,

tienne au fait que l'auteur a laissé libre cours à sa plume, et que l'accumulation comme principe d'écriture ne prouve pas nécessairement que ce que l'on écrit sera compris et apprécié.

François-Xavier Eygun
Mount Saint Vincent University